



— Ah ! Stanislas ! une idée !

Je résistai quelque temps, mais Max est tenace quand il a une idée. C'est peut-être, parce qu'il n'en a pas très souvent. — Il fallut céder. Mon cousin se chargea de tout, mettra ça mon itinéraire, commanda les chevaux, fit atteler ma calèche et vint me voir partir.

Quand je fus assis dans la voiture, il s'appuya près de la portière ; sa physionomie s'assombrissait soudain.

— Stanislas, moi dit-il très gravement, je fais peut-être une imprudence ; tu es plus aimable que moi, tu as aussi plus d'esprit ; c'est mon bonheur que je te confie, ne l'oublie pas.

Sans attendre ma réponse, il m'embrassa et donna au cocher l'ordre de partir, si vite, que je n'eus pas le temps de prononcer un mot.

Ces paroles me trottèrent quelque temps par la tête ; puis, le jour baissant, je m'endormis du plus doux sommeil. Je vous fais grâce du détail de mon voyage ; il vous suffira d'apprendre que dès le deuxième jour j'arrivai à une grille qui fermait une avenue de chênes séculaires ; nous entrâmes sans cette grille, puis le postillon tougna brusquement, et je ne trouvais il y avait le Perron d'un vieux manoir en briques rouges, négligé par le temps.

Ce château est assis sur l'extrême bord d'un rocher immense et surplombe une vallée de trois cents pieds de profondeur. Les fenêtres donnent d'un côté sur la fraîche vallée, de l'autre sur un joli parterre plein de fleurs de toute espèce. Le parterre se relie à un parc magnifique où la main de l'homme n'a guère eu que des sentiers à tracer et des plus beaux lieux de plaisance du monde.

J'avais envoyé un courrier pour annoncer mon arrivée ; la vieille cousine de ma mère m'attendait dans la grande salle, et me souhaita la bienvenue avec cette antique hospitalité et ces grandes manières qui se perdent tous les jours. Elle me guida ensuite vers un joli salon meublé dans le goût moderne, où j'entrevis, aux dernières lueurs du couchant, un jeune visage encadré dans de grosses boucles de cheveux châtain ; et une voix musicale me souhaita doucement la bienvenue. On apporta bientôt des lumières, et je vis Milina bien différente de ce que j'avais imaginé. Je ne sais pourquoi je me l'étais représentée grande, svelte et rêveuse, peut-être par contraste avec mon prosaïque cousin ; — je vis une toute jeune fille, quinze ans à peine, mais mignonne et bien faite ; un visage rond avec un sourire à fossette, des dents irréprochables, des joues roses ; et par-dessus tout cela des yeux bruns immenses qui sournaient presque toujours, même quand la bouche était sérieuse.

En voyant la jeune fiancée si enfant encore, je me sentis tout de suite à mon aise avec elle, et je lui transmis immédiatement le message de mon cousin. Elle le reçut sans embarras, et répondit en riant :



— Ah ! c'est vous, cousin Stanislas ?

— Ce bon Max, comme cela lui ressemble ! Je l'aime bien aussi ; il a bien fait de vous envoyer.

Le lendemain matin je fus réveillé par le gazouillement des oiseaux ; tout le parc était rempli. C'était vers la mi-septembre ; les vives s'ébattaient joyeusement dans les vignes ; les belles bourdonnaient dans les parterres ; il y avait partout surabondance de vie ; je sortis du château et je me déridai vers le parc. Au détour d'un massif de sorbiers je me trouvai nez à nez avec Milina, qui portait dans un coin de sa robe blanche relevée sur son bras toute une gerbe de fleurs ; elle en avait dans ses mains encore une brassée, au travers de laquelle je voyais rire ses grands yeux bruns dans l'ombre projetée par son chapeau de paille.

— Ah ! c'est vous, cousin Stanislas ? Vous venez à propos ; prenez cela de belle en se débarrassant de son gros bouquet ; il y a là-bas des reines-marguerites, il faut que j'en cueille aussi.

Elle me planta là, très-sot de ma personne, avec sa gerbe de fleurs dans les mains. Je pris le parti de m'asseoir sur un banc et de l'attendre ; un instant après je la vis revenir chargée de fleurs de toute nuances.

C'est du fait que vous avez coupé, cousine, lui dis-je très gravement, et nous allons le porter aux chevaux !

Oh ! cousin ! fit-elle avec indignation ; puis elle éclata de rire, rire argentin et frais qui me fit l'effet d'une délicieuse musique. Vous vous moquez de moi, parce que j'aime tant les fleurs, que j'en veux voir des gerbes partout ; mais pour vous punir de vos moqueries, vous allez faire des bouquets avec moi jusqu'au déjeuner.

Elle entra dans un petit pavillon dont elle avait la clé ; elle prit des ciseaux, du fil, et se mit à l'ouvrage. Ses petits doigts habiles entrelaçaient avec goût les fleurs, et je prenais plaisir à la voir agir. Quand le bouquet fut fini, elle le posa gravement devant moi, et me dit :

— A votre tour, cousin, faites-en une pareille.

Au nombre de mes petits talents, je possède celui de disposer assez joliment les fleurs ; après quelques essais maladroits, faits à dessein pour amuser Milina, je lui présentai un tout petit bouquet, gros comme le poing, mais composé de fleurs choisies et tout à fait joli. Elle le prit sans rien dire, le regarda, le sentit, et puis me dit très-sérieusement :

— Cousin, vous vous êtes encore moqué de moi !

Cette fois, je sollicitai sincèrement mon pardon, qu'elle ne tarda pas à m'accorder, en riant de la surprise qu'elle avait éprouvée. Après avoir encore une fois regardé mon bouquet, elle me dit subitement :

— Vous aimez la musique ?

— Oui, répondis-je, beaucoup ; pourquoi ?

— Je ne sais ; j'ai pensé que vous deviez l'aimer, parce que vous aviez si bien arrangé ces fleurs.

La réflexion était très-nalvement exprimée, mais elle ne manquait pas de profondeur ; elle me plut, et lorsque la cloche nous appela autour de la table du déjeuner, dont Milina fit gracieusement les honneurs, nous étions très-bons amis.

Le soir venu, lorsqu'il fit trop sombre pour travailler près de la fenêtre, Milina alla s'asseoir au piano, qui était un magnifique instrument d'Erard ; elle joua quelques mélodies nationales avec beaucoup d'entrain et d'expression, suivant le genre de la musique, puis une valse de Chopin. En se levant, elle m'interpella.

— Cousin, dit elle, jouez-vous du piano ?

— Oui, répondis-je d'assez mauvaise grâce, peu disposé que j'étais à m'exécuter.

— Jouez-moi quelque chose.

L'ordre était peremptoire ; elle avait joué la valse favorite de Stéphanie, j'en jouai une du même maître. Vous la connaissez dans doute ? cette petite valse en la mineur qui exprime si bien la lassitude et les rébellions d'un cœur attristé !

Quand j'eus fini ; Milina me pria de recommencer. J'obéis ; l'enfant resta silencieuse pendant quelques instants, puis elle me dit :

— Vous jouez bien ; beaucoup mieux que moi. Comme c'est beau, cette valse !

On apporta des lumières, et Milina revint gaie. Fidèle à ma promesse, je lui parlais souvent de son fiancé, pendant les jours qui suivirent. Elle m'écoutait volontiers, sans embarras comme sans empressement. Cependant, en me racontant un jour un trait de courage de Max, elle s'anima, et ses yeux brillèrent ; mais c'était la fierté légitime de la fiancée, et non pas l'orgueilleuse tendresse de l'amante.

CHRONIQUE

La semaine dernière l'inondation qui nous a tous eus a terrifié les habitants de Montréal. Il y avait de quoi aussi.

Au moment où l'eau commençait à baisser, et l'on peut voir les dégâts que cette inondation a causés dans les différents quartiers de la ville.

M. Cartwright, M. Brissette, MM. de Soja et Frère, M. Forrellé et plusieurs commerçants de la rue St Paul ont eu beaucoup de marchandises d'avarées ; mais on l'inondation a fait plus de dommages, c'est dans le Griffingtown, sur la rue Sherbrooke et autour de la montagne.

Le voyage du club « Le Canadien » à Ottawa a été tout un événement.

A l'arrivée du train, qui portait l'espoir de la patrie, toute la ville semblait on se sentait la marche aux flambeaux présentait un spectacle ravissant.

L'accueil que Son Excellence le Gouverneur Général et l'honorable Langevin lui a fait a été des plus sympathiques.

La musique de la Cité a été acclamée partout.

Le concert a été un succès.

Cependant il paraît que Lori, Lanis, Ilowine n'a pas aimé dans ce concert le joueur de picolo. C'est peut-être parce que celui-ci l'a regardé d'un mauvais œil. Les Anglais, c'est si susceptible. Il est vrai, aussi, que le joueur de picolo est borgne.

En réponse à l'adresse que le club a lu au gouverneur, celui-ci a répondu en français à peu près en ces termes :

Croyez moi, messieurs, le jour où vous renoncerez à vos exercices athlétiques, le jour où vous cesserez d'être bons painneurs, bons raquetteurs, bons canotiers et bons camarades, vous serez devenus impuissants... à faire la lutte de la vie.

Voilà pourquoi je me suis empressé d'accepter votre gracieuse invitation et de devenir membre de votre cercle. Je ne regrette qu'une chose, c'est que j'aie un clou... qui m'empêche de me servir de la belle paire de raquettes, dont vous m'avez fait présent. Quand je serai guéri de mon clou... etc.

A l'occasion du voyage du Club Le Canadien, M. Pascal Poirier a composé une chanson qui a eu beaucoup de succès.

Voici quelques vers de cette chanson :

Le vent souffle et le givre aux vitres étincelle ;  
Attions voir ce qu'au ciel font les astres frileux,  
Et nous leur chanterons une chanson non-vele,  
Pour dérider leur front belgeux.

Savez-vous que si les Canadiens partent en raquettes pour le ciel afin de voir ce que font les astres frileux, ça va leur faire un beau voyage, et s'ils leur chantent une chanson nouvelle, les astres vont ils s'amuser un peu.  
O les coquins d'astres !

REFRAIN

A nous le plain et la colline !  
A nous les monts !  
La neige est le manteau d'hermine  
Que nous aimons.

Sont-ils chauds, ces gons-là. Ils n'ont pas froid avec un manteau d'hermine de cette sorte-là.

D'autres ont le relain qui leur verse l'écrémé. Les gondoles qu'on voit lentement se mouvoir. Les bouquets odorants que la briso caresse. Et les têtes parfumées du soir.